



BERNARD COMMENT

LES FOURMIS DE LA GARE DE BERNE

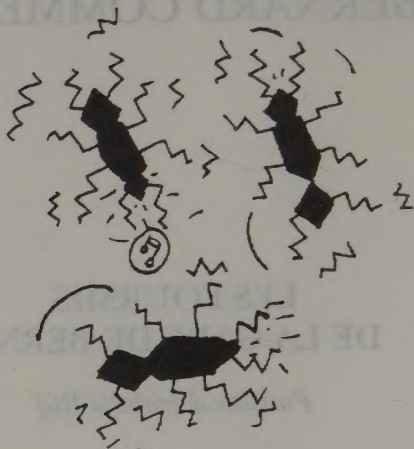
MINI
ZOE

BERNARD COMMENT

LES FOURMIS
DE LA GARE DE BERNE

Postface d'Isabelle Rüf

MINIZOÉ



*Projet soutenu par
le Département des affaires culturelles de la Ville de Genève
et le pour-cent culturel Migros*

Dessin : *Fourmis* de Poussin

© EDITIONS ZOÉ,
11 rue des Moraines,
CH-1227 Carouge-Genève,
et Bernard Comment, 1996
Couverture : M. Cartier

Illustration : billet cité dans le texte (détail)

ISBN 2-88182-261-4

*Si le monde existe, c'est seulement
parce qu'il est trop tard pour calculer.*

Witold Gombrowicz

— Regardez, le gars qui court.

— Où ?

— Là, ce jeune homme, en chemise blanche avec un sac de sport noir. Hop ! *in extremis*. Il a eu de la chance.

— Celui qui vient de monter dans le wagon ?

— Oui. Deux secondes de plus, et c'était cuit.

Le convoi défile sous nos yeux, toutes fenêtres ouvertes, les rideaux s'agitent, une odeur âcre de fer et de poussière nous enveloppe brusquement. Dire que j'ai traîné les bagages de Beatriz jusqu'ici, à descendre vingt-trois marches d'escalier et à les remonter cinquante mètres plus loin, essoufflé, en nage, ma seule chemise dorénavant trempée de sueur, tout ça pour la faire assister au départ du « Roma » de vingt et une heures vingt-deux, et c'est à peine si elle a jeté un coup d'œil sur l'embarquement des passagers, peu nombreux ce soir il est vrai, de même qu'il n'y avait presque personne sur le quai, en raison sans doute de la chaleur accablante, leur fameuse canicule, tout le monde a déserté la ville, ce n'était pas l'habituelle ambiance de fête mêlée de tristesse, quand les familles d'immigrés partent en vacances, ou rentrent chez elles, bientôt séparées de

ceux qui restent, parents, amis, voisins, ils se parlent à toute vitesse, ultimes recommandations, rires sonores, gestes emphatiques, apostrophes, larmes parfois.

— J'aime les gens qui sont en retard, qui arrivent à la dernière minute pour prendre leur train, qui le ratent parfois.

— À eux, ça ne doit pas forcément leur plaire...

— Peut-être. Mais c'est un spectacle étonnant, d'observer le voyageur qui vient de rater son train, il entre tout à coup dans une poche d'absolue liberté, parce que imprévue, et il est démuni. Rien à quoi s'accrocher, l'ordre du jour se défait, l'enchaînement des heures patine, il n'y a plus de traction, plus d'obligations immédiates, plus de rendez-vous, et le visage exprime tout cela à la fois. Quelques instants de flottement, puis les soucis remontent, premières balises, il faut penser à avertir tel ou tel, à consulter les horaires, prévoir une solution de rechange, ou de repli, savoir où passer la nuit si c'est le dernier train. L'ombre des devoirs retombe vite sur les âmes déliivrées, parce que si elles étaient abandonnées trop longtemps dans cet état d'hébétude, de suspension hors de la durée et des buts à atteindre, elles y prendraient peut-être goût, elles sortiraient à jamais des rails.

— Et comme ça, tu assistes à tous les départs ?

— Au début, quand je suis arrivé ici, il y aura bientôt dix-huit mois, j'attendais la tombée de la

nuît pour venir sur les quais. C'est le moment de la journée où la solitude pèse le plus, alors je me décidais à sortir de mon trou, pour voir des gens et assister à un autre va-et-vient que celui des fourmis dans les galeries souterraines...

— Les fourmis ?

— Oui, les fonctionnaires, les employés. Il faut les voir, maussades le matin, renfrognés le soir, toujours réglés comme des métronomes, et ils se contentent de ça, ils vivent en sécurité, accrochés à leurs certitudes. Tandis que sur les quais, on découvre des destins plus exaltants, attirés par les horizons lointains. Des voyageurs de toutes sortes, différents selon les destinations, car ce n'est évidemment pas la même chose de partir pour Munich, Cologne ou Bruxelles, et de se rendre à Pescara ou Rome. Ça m'a toujours plu, de lire les rêves et les peurs sur le visage des gens. J'ai donc commencé à venir aussi de jour, je me suis petit à petit intéressé à tous les départs de convois internationaux...

— Parce que tu habites vraiment ici ?

— Bien sûr.

— Mais alors moi, je vais dormir où ? Il n'y a pas d'autre train pour Barcelone avant demain soir...

Toute jeune et fringante qu'elle soit, Beatriz a déjà perdu sa belle désinvolture de tout à l'heure, quand elle s'apprêtait à prendre le « Pablo Casals ». Le départ n'était programmé que vingt minutes plus

tard, à vingt heures quarante-huit, le gros des voyageurs devait encore arriver. Elle remontait péniblement la rampe en provenance du passage souterrain, tirant derrière elle deux lourdes valises sur roulettes, une nouvelle fois sa ressemblance avec Nathalie m'a frappé au premier coup d'œil, plus nette à cette lumière vespérale, avec le soleil très bas qui faisait ressortir la rousseur dans le blond vénitien. Je me suis précipité pour l'aider, bien que nous nous connaissions à peine, un réflexe de galanterie qui m'est resté des bonnes années, certaines attitudes ne s'oublient pas, une fois inscrites dans les synapses, et l'indigence n'exclut pas la courtoisie. Elle ne m'a d'abord pas reconnu, à cause des lunettes fumées qu'elle porte en toutes circonstances, même à présent que le soleil a disparu et qu'il est encore mal compensé par l'éclairage artificiel, sans doute veut-elle ainsi masquer la rougeur des yeux que lui infligent ses lentilles de contact rendues nécessaires par une myopie doublée d'astigmatisme, comme elle avait fini par me l'avouer au bout de quelques jours de fréquentation commune à la Bibliothèque Nationale et de propos échangés autour de la photocopieuse. J'ai profité de son moment d'hésitation pour la toiser rapidement, vêtue d'un maillot de coton jaune cadmium et d'une jupe en lin rouge indien lui descendant jusqu'aux chevilles, dont ne dépassaient que ses pieds, assez longs, chaussés de sandalettes en cuir, elle avait

enroulé un foulard autour de son cou, un beau foulard en lin lui aussi, rouge coquelicot, probablement par crainte des courants d'air. Lorsqu'elle m'a enfin identifié, glissant ses lunettes sur le bout du nez et plissant les yeux, elle s'est écriée *holà ! holà !* avec beaucoup de gaieté dans la voix, et du rire sur son visage, elle semblait sincèrement heureuse de me voir. Alors vous aussi vous venez à Barcelone ? C'est magnifique ! *Plendido !* Elle a répété, secouant la tête, vibrant des mains, *plendido ! plendido !*

— Vous avez mal compris, je ne vais nulle part.

— Oh ! dommage. Vous avez accompagné quelqu'un ?

— Non plus.

— Alors, qu'est-ce que vous faites là ?

— Rien de spécial. J'observe.

— Ah bon ?

— Mais je vais vous aider à porter vos valises. Vous êtes dans quelle voiture ?

— La douze.

— Couchette ?

— Non, lit ! Enfin, un compartiment à deux places superposées, et un petit lavabo. Ça demeure assez serré, mais c'est mieux qu'à six personnes entassées l'une sur l'autre. Et puis, ça évite la confusion des odeurs.

— La confusion des odeurs ?

— Quand ça sent le pet, j'aime bien savoir si ça vient de moi ou de l'autre. On peut même en rire.

Tandis qu'à six, chacun se regarde en chien de faïence, on tombe dans l'hypocrisie totale.

Pendant qu'elle donnait son billet avec son passeport au contrôleur de voiture et remplissait un formulaire de douane, j'avais rejoint son compartiment de première classe feutrée en portant les deux valises, beaucoup plus lourdes que je ne l'avais imaginé, et je ne savais pas trop où les fourrer, impossible de les caser les deux dans le recoin prévu à cet effet, à côté de la couchette supérieure, et de toute façon, même si j'avais réussi à les soulever jusque-là, ma petite *señorita* aurait été bien incapable de les récupérer à son arrivée à Barcelone. Mais les laisser au sol risquait d'obstruer le passage, elle ne pourrait plus fermer la porte. Je m'étais décidé à ranger tout de même la plus légère des deux, dans l'intention de dégager un peu l'espace, lorsque Beatriz est arrivée, en se récriant,

— Non, pas celle-là, j'en ai encore besoin. Il faut que je prenne mes affaires pour la nuit. Soyez gentil, redescendez-la. C'est toujours le bordel, les filles, hein ?

Elle a éclaté de rire, puis elle m'a chuchoté à l'oreille,

— Si tu restais dans le train ?

— Comment ça ?

— Oui, si tu venais à Barcelone avec moi !

— Je n'ai pas de billet.

— En clandestin, idiot ! Tu te planques quelque

part, je viendrai te chercher une fois que le train aura démarré.

— Et la personne qui a réservé l'autre place ?

— Le contrôleur vient de me dire que je serai seule dans le compartiment.

— Mais je n'ai pas mes affaires avec moi, je ne peux pas partir comme ça.

— Justement, tu improvises. C'est plus marrant que de tout préparer à l'avance. Et puis, un Suisse immigré clandestin en Espagne, c'est pas mal ! *Me gusta.*

Elle m'a à cet instant lancé un beau regard, empreint à la fois de tendresse et de malice. Visiblement, l'idée lui plaisait. Elle me secouait le bras.

— Quand tu ressortiras, profite d'un moment d'inattention du contrôleur pour t'enfiler dans les toilettes, ensuite on s'arrangera, je fermerai à clé pour la nuit. Bien fait pour ce couillon, tu te rends compte, il s'est même permis une allusion, j'ai bien senti qu'il avait dans l'idée de me sauter.

Sa pétulance de jeune femme séduisante et consciente de l'être me subjuguait. Je ne savais pas à quoi m'attendre, ni que penser de ses gestes, de ses intentions, de sa façon de passer au tutoiement sans crier gare, alors que je pourrais être son père, et tout à coup ça a pris un tour à peine croyable, dans ce petit compartiment encombré de valises où l'on étouffait parce que la climatisation n'était pas

encore enclenchée, elle a défait son écharpe et retiré son maillot, d'un geste net, par le haut, en élevant bien les bras, je me trouvais avec ses aisselles touffues presque sous le nez, une odeur âcre de transpiration mélangée à un parfum musqué, et le poil blond et doux comme ses cheveux, ensuite elle a soigneusement plié son maillot et l'a glissé dans la valise laissée entrouverte sur le lit inférieur, puis elle s'est redressée, dirigeant son regard contre la vitre, et elle a passé lestement ses mains derrière le dos pour dégrafer le soutien-gorge, un « wonderbra » qui faisait rebondir ses seins à présent libérés, de taille moyenne, en forme de poires, deux petites poires délicieuses à sucer, avec des aréoles à peine distinctes sur la peau sombre et des tétons rétractés, aucun signe d'excitation, ni de gêne, ni d'embarras. Percevait-elle seulement l'ambiguïté de la situation ? Le soutien-gorge avait rejoint le maillot dans la valise, elle enfilait pour la nuit un t-shirt avec deux faux seins roses et excentriques imprimés sur les pectoraux. Nos regards se sont alors croisés, je lui ai souri, hochant la tête, elle aussi m'a souri et a levé les sourcils au plafond, comme pour me dire « eh ! oui, c'est ainsi », ou « trop tard », ou rien, simplement rien, puis elle m'a fait signe de partir vers les toilettes, de me planquer là, elle viendrait me chercher lorsque le train aurait atteint sa vitesse de croisière. Le contrôleur avait cependant dû se méfier de mon allure un peu négligée, il en aura nourri

quelque crainte pour la jeune femme et sera venu vérifier que tout se passait bien, que je n'importunais pas la jeune femme, haussant d'emblée le ton pour m'ordonner de descendre du train, puisque je n'avais pas de titre de transport.

— Mais je n'ai aucune intention de rester dans le train, ni de voyager.

— Je pense bien.

— Comment ça, vous pensez bien ?

— Oui, enfin, je me comprends.

Il arborait un sale sourire narquois. Beatriz, très calme dans un premier temps, a proposé de payer le billet, et n'a même pas tiqué à l'annonce d'un supplément, mais quand elle a sorti une carte de crédit, le type s'est empressé de refuser, non, pas de carte de crédit, d'ailleurs il fallait que je regagne le quai, parce que le train était sur le point de partir, du balai, allez, du vent, les voyages c'était pas fait pour les clodos, là elle a littéralement explosé d'indignation, le traitant de connard, de petit flic, bouffe ta bite espèce de branleur, il aurait mieux fait de se vider de temps en temps les couilles au lieu de déverser son venin de petit frustré, et d'ailleurs, si c'était comme ça, elle descendait elle aussi.

La violence de sa réaction me surprenait, et me choquait, à vrai dire. J'aurais voulu lui expliquer que ça ne valait pas la peine, qu'elle allait rater son train sur un coup de tête et qu'elle le regretterait par la suite, mais déjà elle avait enlevé son t-shirt et se trou-

vait de nouveau nue, la tête haute, elle agrafait son soutien-gorge, replaçait les seins en bonne position dans les balconnets, enfilait son maillot, sous le regard du contrôleur tout éberlué par la vision d'une si belle poitrine exhibée avec mépris, et j'étais bon pour porter les bagages le long du couloir, manquant par deux fois de m'étaler en descendant les marches du wagon, déséquilibré par le poids de la valise la plus lourde que j'avais fait passer en premier, derrière moi Beatriz n'en finissait pas de morigéner le jeune freluquet, moitié en espagnol, moitié en français, qui tentait désespérément de placer un mot d'excuse. « Vous aurez de *nos* nouvelles », elle insistait sur le « *nos* », dont je ne comprenais pas très bien s'il m'englobait moi, ou quelque autre personne influente, son père, des connaissances à Berne, qui feraient ravalier sa morgue morveuse au petit blanc-bec. Les portières se sont refermées, j'ai aperçu une dernière fois la tête effarée du pauvre gars derrière la vitre, le train démarrait, les gens se dispersaient déjà, nous nous sommes bientôt retrouvés seuls, dans la lente courbe que dessine la gare sous son bas plafond bétonné. Et en fin de compte, nous aurions aussi bien pu rester là-bas, voie huit, plutôt que de traîner tout son barda d'un quai à l'autre pour assister à un de ces grands départs dont elle est incapable d'apprécier la magie, avec leur chargement d'espoirs et de détresses.

Tout est de nouveau parfaitement calme à présent. Le train s'est échappé vers le sud, Milan, Florence, Rome, les accompagnateurs sont repartis en ville ou dans les environs, chacun de son côté. Beatriz est fière d'avoir beaucoup voyagé, elle est souvent allée là-bas, et connaît de nombreuses autres villes qu'elle énumère avec une certaine complaisance, Venise, Amsterdam, Londres, Berlin, Prague, ou encore Moscou, et Constantinople, et New York. Mais qu'a-t-elle vu ou perçu de la pulpe de ces lieux, qu'en a-t-elle retenu d'un tant soit peu particulier ? Elle fait partie d'une génération gavée, pour laquelle les voyages sont des affaires courantes et la planète une chose banale, un réseau expéditif de magasins, de musées dans le meilleur des cas, et de cafés, de boîtes de nuit, exactement comme mes élèves en courses d'étude, ou comme Aline et Nathalie que leur mère a envoyées partout dès l'âge de seize ans, avec l'argent du grand-père, une frénésie de voyages qui a fini par me décourager, ça et le reste. La petite *señorita* me dit avoir aussi visité plusieurs ports, Naples, La Corogne, Bordeaux et ce qu'il en reste d'activité fluviale, Brest, Toulon, Anvers, Gênes, Rotterdam, Hambourg, ainsi que Paris, elle fait figurer Paris dans sa liste des ports, drôle d'idée. A moins que ce ne soit en référence à Blaise Cendrars. *Bourlinguer* ! Je l'ai donné si souvent à lire, en terminale, ce bouquin... C'est afin de poursuivre des recherches qu'elle est venue passer un an à Berne, elle m'a confié un jour à la Bibliothèque

Nationale qu'elle travaillait sur Cendrars, le professeur de littérature dont elle est l'assistante à Madrid en est le spécialiste attitré en Espagne, il lui a taillé un sujet de thèse sur mesure et s'est même arrangé pour lui obtenir une bourse d'échange.

— Depuis un an, il n'y a pas de semaine qui soit passée sans qu'il m'envoie une lettre, avec de nouvelles références, des manuscrits et des fascicules à photocopier, ou à copier à la main dans certains cas, lorsque l'original est trop fragile. Moi qui suis myope, j'ai dû perdre le peu de vue qui me restait pour ce vieux con.

— Vous comptez revenir ?

— A Berne ?

— Oui, enfin... à la Bibliothèque Nationale.

— Oh ! là, pour le moment, j'ai fini. Je vais déjà passer l'été chez moi.

— A Barcelone ?

— Non, plus bas, au bord de la mer, une maison que mon père loue chaque année. Après on verra. Si je dois revenir, ce sera juste un ou deux jours, pour quelques compléments, des détails, peu de chose, mais en principe j'ai lu ce que je devais, et tout copié.

— C'est ça qui pèse si lourd ?

— La grande valise bleue est bourrée de photocopies. Une partie me revient, pour ma recherche, mais les quatre cinquièmes au moins sont pour mon directeur de thèse.

Et elle commence à me raconter sa dernière journée à Berne, tout ce qu'elle a dû régler, les démarches administratives, la fermeture du compte en banque, prendre congé du professeur qui l'a accueillie et beaucoup aidée pendant son séjour, et son amie argentine qui reprenait la petite chambre meublée, il avait fallu procéder à un état des lieux avec le propriétaire qui a fait des histoires pour une prise électrique détachée du mur, il travaille pour le fisc...

— Une fourmi.

— Exactement, une fourmi !

Elle avait ensuite dû passer retirer des attestations à l'Université, puis elle était allée acheter des choses typiques de la Suisse pour son père et sa petite sœur, pas de chocolat, par ce temps il risquerait de fondre, elle a quand même emporté deux boîtes de Frigor, bien emballé, sous aluminium, carton, cellophane, ça va tenir le coup, d'ailleurs on sert bien du chocolat chaud, après quoi elle se met à détailler les affaires qu'elle a laissées à sa copine, il n'y avait plus de place dans les valises, et à la concierge, toujours très gentille, une Espagnole elle aussi, mais d'Andalousie, je ne l'écoute plus que d'une oreille distraite depuis quelques minutes, les enfants ont toujours une formidable capacité à parler de tout et de rien, à sauter du coq à l'âne comme on dit bêtement, peut-être parce qu'ils ont peur de quelque chose, ils remplissent un vide qui

les effraie, les petites étaient comme ça, en voiture surtout, leur mère en devenait folle, elle ne supportait pas le bavardage, elle ne supportait rien. Mais Beatriz n'est plus une enfant. C'est une femme désirable. Elle se tait, à présent. Et le silence l'embarasse. Elle semble chercher une question, pour relancer la conversation, ou trouver une voie de sortie. J'aimerais tellement qu'elle me regarde au moins quelques instants avec les yeux qu'elle doit avoir pour son professeur, ou pour ses amis, ou même pour son père, oui, j'aimerais qu'elle puisse me regarder avec admiration.

— Tu n'avais jamais eu l'envie de monter dans un de ces trains que tu regardes partir, avant tout à l'heure ?

— Non. Je suis bien dans cette gare, j'ai pris des habitudes.

— Tu faisais quoi, avant d'être...

— D'être quoi ?

— Je veux dire... tu n'as pas vraiment l'air d'un...

— D'un clochard ?

— Oui, enfin...

— Ça va vite, vous savez. On lâche un peu l'amarre, juste un peu, et une fois qu'on est pris dans le courant, la corde se déroule de plus en plus vite, au point d'arracher la peau de la main quand on veut s'accrocher. Autant se laisser emporter, couler tranquillement, jusqu'au moment où on touche le fond, et là, le courant se calme. On trouve de nou-

veaux repères. Ça n'a plus rien à voir avec le monde d'avant, mais on s'y fait.

— Et tu vis de quoi ?

— Un peu de nourriture récupérée à gauche à droite. Et la manche.

— Ça marche ?

— Il y a des hauts et des bas. Le plus souvent de la petite monnaie, qui finit par peser au fond de la poche. C'est l'inconvénient majeur de la mendicité, toute cette ferraille qui s'accumule et ne représente malgré tout pas grand-chose en pouvoir d'achat.

— Tu peux toujours aller à un guichet échanger tes pièces contre des billets.

— Ce n'est pas le genre de service qu'on rend volontiers à un type comme moi. Ni aucun service, d'ailleurs.

— Et des billets, tu n'en reçois jamais directement ?

— Bah ! un billet de dix francs par-ci par-là. Jamais davantage. Je suis encore un peu trop propre sur moi pour attirer les élans de compassion. Plus on maintient de bonnes apparences et moins on inspire confiance, les gens préfèrent la misère visible, les signes de souffrance. Sauf une fois. Mais je ne me suis pas laissé piéger.

— C'est-à-dire ?

— Une histoire complètement folle. Vous ne voudrez pas me croire...

— Mais si !

— Non, c'est trop invraisemblable.

— Je t'en prie...

— Bon, puisque vous y tenez. C'est que je m'en souviens avec une rare précision, de ce jour-là.

— Il y a longtemps ?

— Environ quatre mois. La bise avait brusquement cessé de souffler, on sentait le printemps imminent quoiqu'on eût encore à traverser quelques longues journées de pluie et de grisaille, mais enfin, on prend plus facilement son mal en patience, on entrevoit les beaux jours, une vie plus aérée, parce que c'est long, un hiver dans le souterrain, à endurer le froid nocturne, toujours en quête d'une couverture en carton, et d'une boisson chaude, tandis que là, il faisait franchement doux. J'étais accroupi, un peu à l'écart, à regarder les gens passer, guère nombreux à cette heure de l'après-midi, on a le temps de les détailler, d'observer leur démarche, leur façon de s'habiller, l'expression de leur visage. Quand le type s'est pointé, j'ai tout de suite été surpris par sa tenue élégante. Trop élégante, peut-être, dans une gare. Ça tranchait par rapport au flot habituel de vilains accoutrements ternes ou étriqués. Il portait un complet sombre, admirablement taillé, cravate et pochette dans les bleus, pas du tout la fausse élégance crispée des banquiers, non, quelque chose de plus recherché et discret à la fois, dans sa démarche aussi, coulante, aisée, il semblait ne fournir aucun effort, le dos bien droit, le regard fixe

devant lui. J'ai d'abord pensé qu'il ne m'avait pas vu, ça arrive souvent, ou qu'il avait feint de ne pas me voir, lorsqu'il est passé à deux mètres de moi, indifférent et altier. Il a continué du même pas calme et sûr. Puis il s'est arrêté, m'a regardé très brièvement, est venu vers moi, a sorti son portefeuille, en a extrait deux billets qu'il m'a tendus, sans même sourire, sans expression sur le visage, rien sinon un « bonne chance » mat, à peine audible, et il est reparti comme si de rien n'était. Deux billets de mille francs suisses !

— Deux mille francs suisses ?

— Ni plus ni moins.

— Parce qu'il y a des billets de mille francs suisses ?

— Evidemment.

— Je n'en ai jamais vu. Et il est parti, sans rien ajouter ?

— Le compte était bon.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Rien. Que vouliez-vous que je lui dise ?

— « Merci ».

— J'étais tellement stupéfait que je suis resté bouche bée. Et quand les mots me seraient venus à la bouche, il était déjà trop loin, hors de portée, hors de vue, après avoir tourné à droite en sortant sur le Bollwerk. Peut-être allait-il à l'hôtel Bellevue, c'était bien dans sa catégorie, mais à la réflexion, je me suis demandé s'il n'avait pas un léger voile de désespoir

dans le regard, ou quelque chose de vide, d'absent. Comme quelqu'un qui va disparaître...

La suite, Beatriz serait incapable de la comprendre. D'ailleurs, qu'est-ce qu'elle croit ? Je ne vais pas lui déballer toute ma vie simplement parce qu'elle m'a fait voir ses nichons. Il était près de six heures et il me fallait passer la nuit en possession de ces deux gros billets, ça pouvait devenir dangereux avec la faune qui traîne dans les couloirs du sous-sol, surtout dans le hall, des drogués, les plus dangereux, les plus imprévisibles, et sans scrupules. Personne n'avait assisté à la scène, mais je sais mal cacher mon jeu, j'aurais eu quelque chose de trop brillant dans le regard, et un petit air rigolard à cause de l'euphorie. Je me suis donc tenu dans mon coin, sans même manger, en attendant que la nuit s'installe, et le lendemain matin il faisait de nouveau froid, une bruine insidieuse, je suis quand même parti en ville à l'aube, vers sept heures. Il y avait beaucoup de monde dans les rues, on se lève tôt dans ce pays, les fourmis qui se rendent à leur bureau. Les banques, elles, n'ouvraient qu'à huit heures. Pour patienter et pour me réchauffer un peu, je marchais d'un bon pas sous les arcades des petites rues du centre, jusqu'au moment où je suis tombé sur le Palais Fédéral, d'une architecture sobre et massive, la fourmilière principale. Je n'y étais jamais venu. Ce qui m'a le plus impressionné, c'était le quadrillage de la place

par l'argent, à gauche la Banque Nationale Suisse, en face la *Berner Kantonalbank*, puis la Société de Banque Suisse dans un angle, et sur le quatrième côté, le Crédit Suisse et la *Spar und Leihkasse in Bern*, un genre de caisse d'épargne et de prévoyance. Mes deux billets de mille francs me paraissaient tout à coup dérisoires, comparés au flot des transactions quotidiennes par millions ou milliards de dollars qu'on orchestrait derrière ces façades austères. Le crachin tournait à la pluie, l'odeur de la laine mouillée m'a soudainement rappelé mon enfance, avec l'envie d'un endroit où pouvoir rentrer et se sentir protégé.

J'aurais simplement voulu changer mes deux gros billets en plus petites coupures de cent et de cinquante francs. Bien sûr, il allait en résulter une liasse que j'aurais plus de difficulté à planquer dans mon caleçon, mais au moins je pourrais les écouler sans difficulté. Ça n'attire aucune méfiance, un billet de cent francs suisses, même de la part d'un type comme moi. J'avais le sentiment qu'on me remarquerait moins dans une banque moderne, neuve, aux enseignes de plastique. Or le guichetier de la *Volksbank* n'a pas voulu en entendre parler. Le nom m'inspirait pourtant confiance, je supposais cette Banque Populaire plus proche des petites gens et des mecs à la dérive. Il a rapidement observé les billets, puis il me les a tendus avec dédain, en m'objectant que ce n'était pas dans ses attributions de

changer ainsi des coupures. C'est aux cheveux qu'ils vous reconnaissent tout de suite, les cheveux gras, forcément, on ne peut pas les laver tous les jours, et la peau luisante, autre signe, et la chemise usée, et une légère boursoufflure de tout le corps. Lorsque j'ai insisté, il a répondu qu'il s'agissait d'une banque privée, libre de choisir ses clients, rien ne l'assurait au demeurant que je n'avais pas volé les billets, car je n'avais vraiment pas l'allure de quelqu'un qui se promène avec deux mille francs dans sa poche, et à présent il me priait de quitter les locaux sans quoi il se verrait dans l'obligation d'appeler le service de sécurité ce qui serait gênant pour tout le monde et ça ne servait à rien de hausser le ton, il faut savoir garder son calme, Monsieur, quand on entre dans une banque, c'est un lieu de tranquillité, de composition, il demeurerait imperturbable et parlait un excellent français avec sa petite gueule hautaine. Les gens de l'Union de Banque Suisse n'ont guère été plus aimables, et tout aussi inflexibles. Il y a encore deux ans je n'aurais eu aucun problème à les changer, ces billets, on m'aurait courtoisement demandé quelles coupures je désirais, bien sûr Monsieur, à votre service Monsieur, mais j'avais à présent quelque chose de cassé dans la voix, et de résigné ou craintif dans mon attitude. Les employés perçoivent la crainte dans un regard, ils repèrent aussitôt l'inadapté social qui tombe dans leurs mains, et se vengent alors des humiliations avalées, des ambitions

enterrées, ils vous font payer cher leur statut de sous-fifre aux ordres de chefs et de sous-chefs. Aussi j'ai eu droit à tout l'éventail des camouflets, la version excessivement polie, la version éclat de rire, ou encore la version hypocritement désolée, « malheureusement les ordres sont stricts, pas d'opération non comptable au guichet, parce que sinon, vous comprenez, nous pourrions passer notre journée à échanger des billets, ce n'est pas ça qui ferait marcher la boîte », et sourire en supplément. À la *Berner Kantonalbank* ils auraient accepté de m'échanger les billets à la condition que j'ouvre un compte, mais pour cela il faut un domicile, une adresse, et je ne pouvais évidemment pas indiquer sur les papiers que je résidais dans le souterrain de la gare de Berne. En dernier recours, j'ai décidé de tenter ma chance à la poste, celle à côté d'ici. Il était près de midi quand je suis arrivé, j'ai dû attendre longtemps, plus d'une demi-heure. La jeune fille a tout de suite pris un air effrayé, le chef de bureau s'était absenté pour aller manger, il ne reviendrait qu'à une heure et demie, elle ne pouvait pas prendre la responsabilité de changer deux billets de mille francs. Je lui ai dit un seul ça ira déjà bien, en attendant. Elle n'était qu'apprentie, je devais savoir que de nombreux faux billets étaient en circulation, elle ignorait comment les détecter, sa collègue du guichet voisin aussi, mais à deux heures, si je revenais à deux heures, le chef serait là, pauvre fille, elle était toute rouge du visage,

un peu par nature, une bonne nature saine de paysanne, et un peu par émotion, je crois que je ne lui aurais pas fait davantage peur en sortant un revolver pour braquer la caisse. Toujours est-il que quand je suis repassé, le chef de bureau a refusé de me changer les billets. Il les a longuement inspectés et il a dit ce sont des vrais, aucun doute, mais c'est bizarre qu'un type comme vous se balade avec deux billets de mille francs. J'ai renoncé à lui expliquer mon aventure, trop incroyable pour sa petite tête de chef fourmi. Il a ajouté que normalement, il aurait dû appeler la police, pour enquête, d'autant plus que j'avais essayé de venir en son absence pour profiter de la naïveté d'une pauvre apprentie, ça commençait à gronder, les gens derrière moi s'impatientaient, s'indignaient, j'ai hoché la tête, en silence, et je suis parti. En passant devant la photocopieuse installée dans le hall d'entrée, j'ai remarqué qu'il restait un crédit pour une copie, alors j'ai posé mes deux billets sur la plaque de verre, l'un au recto avec le portrait d'un barbu à chapeau, l'autre au verso, décoré de fourmis. Je ne l'avais encore jamais observé, leur papier de mille francs, et ces fourmis m'ont fait sourire, j'ai tout de suite pensé à la cohorte des fonctionnaires, je me suis dit que les responsables de la Banque Nationale avaient dû y penser eux aussi, ils avaient voulu rendre hommage à cette population soumise, laborieuse, pour illustrer la plus grosse coupure du pays, et sans doute du

monde. La bonne blague. J'ai encore essayé de jouer au client dans deux ou trois magasins, dont une grande surface de bon standing, mais à chaque fois que je sortais un des billets on prenait un air épouvanté, impossible de rendre la monnaie, et la vendeuse allait remettre l'objet en place dans les rayons. Quant au guichet voyageurs, inutile de préciser qu'on m'avait déjà infligé un refus sec et définitif, des consignes strictes là aussi, en raison de faux-monnayeurs qui avaient choisi les gares comme principal lieu d'écoulement de leurs contrefaçons. Finalement, je suis retourné dans le souterrain en direction des trains régionaux, il faisait déjà presque nuit, la sale lumière blafarde des néons éclairait à demi le couloir, et j'ai choisi une poubelle au hasard.

— *Holà, compañero !* Tu rêves ou quoi ? Je t'ai demandé ce que tu en avais fait, des tes billets.

— Je les ai jetés.

— Tu plaisantes ?

— Pas du tout.

— Mais tu es complètement timbré ! Deux mille francs suisses, c'est un paquet d'argent.

— Ça fait envie, hein ? Huit mille francs français ! Plus de deux millions de lires italiennes ! Tout ça pour deux simples bouts de papier violacé avec des fourmis en illustration. Et des pesetas, combien de pesetas ?

— Euh... deux cent mille !

— Oui, un équivalent de cent mille pesetas par billet. Ni plus ni moins.

— Et tu les as balancés ?

— Pour éviter les soucis.

— Comment ça, pour éviter les soucis ?

— Quand on possède quelque chose, on recommence à avoir peur.

— Tu sais qu'il est strictement interdit de faire disparaître des billets de banque ? Dans n'importe quel pays ! Tu aurais pu avoir des ennuis, aller en prison.

— Et quoi encore ?

— Je te jure.

— Vous me faites rire. De toute façon, vous pouvez bien imaginer que je les ai jetés discrètement. Je faisais semblant de chercher quelque chose à manger ou à récupérer dans la poubelle, et j'ai enfilé mes deux billets bien roulés dans un berlingot vide de jus de pomme, ni vu ni connu. Puis j'ai encore un peu fouillé, pour donner le change, et j'ai poursuivi jusqu'à la salle d'attente où je me suis tranquillement installé, la photocopie des billets pliée en quatre dans ma poche.

— Quelle photocopie ?

— Oui, avant de jeter les billets, je suis allé au bureau de poste pour en faire une photocopie, histoire de garder un souvenir. Je l'ai toujours, d'ailleurs, dans mes affaires, là-bas.

— Mais les originaux, eux, ils ont disparu...

— Le lendemain, la poubelle avait été vidée par les éboueurs, et j'étais bien tranquille que personne n'était allé voir dans le berlingot vide. Encore que, en y réfléchissant, je me suis demandé par la suite s'il était vraiment impossible que quelqu'un les ait récupérés, ces billets de mille francs. Il paraît qu'ils trient les déchets, dans les usines de traitement des ordures, ils regroupent par catégories, verre, aluminium, papier, peut-être qu'un des ouvriers de la chaîne les aura aperçus, éventuellement déchiquetés mais on peut toujours les recoller, pourvu que les numéros de série soient intacts, ce qui ne résout encore rien, à vrai dire, car le type qui travaille à l'usine de tri sera un pauvre bougre, un immigré selon toute vraisemblance, et personne n'en voudra, de ses billets, il ne pourra pas les négocier, les gens refuseront de lui donner la monnaie, ils se méfieront.

— Là, tout de même, tu exagères. L'argent c'est l'argent, les gens ne sont pas tellement regardants.

— Si vous le dites...

— Et puis arrête de me vouvoyer, c'est ridicule à la fin. Tu m'énerves. Pour qui tu te prends ?

— Mes élèves aussi réagissaient comme vous. Ils cherchaient tous à me tutoyer, mais je tenais bon, jusqu'au bout, et ils revenaient d'eux-mêmes au vouvoiement.

— Parce que tu étais professeur ?

— Apparemment.

— Alors, qu'est-ce que je dois faire, Monsieur le Professeur ?

— Comme bon vous semble. Toujours est-il que le lendemain, lorsque je me suis réveillé, je n'éprouvais aucun regret. Et dans l'après-midi, je suis allé m'installer paisiblement dans les jardins du Bürgerspital. Un bel endroit, le Bürgerspital. C'est là que je me suis rendu, un peu par hasard, la première fois que j'ai osé sortir vraiment de la gare. Vous savez, au début, j'avais peur, il m'a fallu du temps pour prendre mes marques. Le jour de mon arrivée à Berne, par le train bien sûr, mais sans billet, je suis sorti sur la place, par l'escalator, et tout m'a semblé écrasant, trop lourd, trop riche, avec le luxueux hôtel Bellevue sur la gauche, l'Union de Banque Suisse en face un peu plus loin, et les trams, les bus, et tous ces gens qui savaient où aller et suivaient des trajectoires précises, sans la moindre hésitation, tandis que moi, j'aurais pu partir dans n'importe quelle direction, ignorant où cela me mènerait. J'ai préféré rebrousser chemin, et je me suis arrêté à l'office d'information touristique pour demander un plan de la ville. L'employé m'a remis un plan hôtelier, je n'ai pas su établir s'il s'agissait d'une marque d'ironie ou si c'était le seul plan gratuit qui existât de la ville, certes sommaire mais assez beau, avec une représentation en faux-relief, et une longue liste d'hôtels, de catégorie plutôt chic. Je l'ai

dans mon barda si ça peut vous être utile, il faudrait simplement aller le chercher au terminus des régionaux.

— Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse, de ton plan ? Je t'ai dit que je partais. C'est fini, Berne, pour moi.

— Oui, je sais. C'était simplement pour le cas où vous auriez décidé de passer la nuit à l'hôtel.

— Nous sommes bien, ici.

— A votre guise. Ce que je voulais dire, avec tout ça, c'est que la cour du Bürgerspital est devenue pour moi une sorte de tanière, mon jardin privé. Dès qu'il fait beau je vais y passer mes après-midi, à lire, à rêver, adossé à la fontaine. Et j'y étais, le lendemain des événements, quand j'ai tout à coup ressorti la photocopie. Ça m'intriguait, leurs fourmis, et la tête du type sur le verso, « Auguste Forel, 1848-1931 », un monsieur à la barbe blanche bien soignée, l'air vaguement artiste, voire flibustier.

— Qui c'est, ce Forel ?

— Ah ! voilà la bonne question que personne ne veut se poser. Moi, je suis aussitôt allé aux renseignements, dans la librairie du sous-sol, on n'y trouve que des livres en allemand, mais le vendeur est très gentil. Il m'a d'abord répondu c'est un Romand, Auguste Forel, comme pour décliner toute responsabilité, ce n'était pas son domaine, puis il m'a regardé avec un fin sourire et m'a dit allez à la Bibliothèque Nationale, l'accès est gratuit, c'est là que vous avez le

plus de chance de trouver des informations, ils ont plein de vieux livres.

— Et c'est pour ce type que tu venais si souvent à la salle de lecture ?

— Pourquoi pas ?

— Oui, en effet, pourquoi pas. Quand on a du temps à perdre...

— Ça n'a pas été du temps perdu. D'abord, j'ai bien ri quand j'ai découvert le mélange d'institutions qu'abritait ce grand bâtiment tout en largeur : l'Office fédéral de la culture, les Archives littéraires suisses, les Archives fédérales des monuments historiques et l'Administration fédérale des blés ! Il n'y a qu'ici qu'on peut imaginer des choses pareilles. Et d'un côté, ça m'a rassuré, je me suis dit que si on me jugeait l'air trop débraillé, on me prendrait pour un agriculteur venu négocier des subventions et qui s'était trompé d'étage.

— C'est ce qui s'est passé ?

— Dites tout de suite que j'ai l'air d'un paysan...

— Oh ! ce que tu peux être susceptible !

— De toute façon, personne ne m'a prêté la moindre attention, alors je me suis enfilé dans la grande salle de droite, celle des catalogues. Il y en avait un paquet, des livres ou des articles écrits par Auguste Forel, une bonne centaine, je ne savais pas par où commencer. L'essentiel des titres concernait les fourmis, l'illustration du billet devenait plus claire. Mais j'ai commencé par des sujets plus rares,

dont les titres m'intriguaient, *L'Hérédité alcoolique* par exemple.

— Tu te sentais concerné ?

— J'en ai connu, du monde ravagé par l'alcool. Et dans le souterrain ça ne manque pas, des gars qui deviennent violents quand ils n'ont pas leur ration.

— Tu ne vas quand même pas jouer au modèle de vertu, à présent.

— Foutez-moi la paix. Qu'est-ce que vous en savez, de ce qui se passe là en bas ? C'est facile, de jouer les provocatrices devant un employé de train, mais avec des gars comme ça, il faut être sur ses gardes, ne pas se laisser entraîner, et ne pas les déranger dans leurs affaires. D'ailleurs ils se méfient de moi. Ils me tiennent à l'écart. Tout simplement parce que je me lave assez souvent, j'essaie de demeurer présentable. Et surtout je lis. Ils n'arrivent pas à admettre qu'on passe autant de temps à lire, ni qu'on s'applique à employer un vocabulaire châtié, précis, à construire de vraies phrases, avec concordance des temps, sur tous les modes, je parle bien sûr des quelques bonshommes qui comprennent le français, car le reste, c'est la mélasse des dialectes, on se dit à peine bonjour. Forel, lui, il n'aurait pas eu ces problèmes de langue, parce qu'il a écrit la moitié de ses livres ou de ses articles en allemand, il était professeur à l'université de Zurich, en psychiatrie. Et c'est avec des prétentions très scientifiques qu'il est allé donner une conférence à Bruxelles, en

1902, auprès de la Ligue Patriotique contre l'alcoolisme. J'ai pris des notes, j'en ai plein mon carnet...

— Voilà que Monsieur le Professeur se prend pour un écrivain !

— Non, ma chère petite, je lutte simplement contre l'oubli. Et contre l'ignorance. Il y a d'ailleurs quelques perles qui risquent de vous intéresser. Ecoutez ceci : « *Les lésions accidentelles qui frappent des organes différenciés non germinatifs ne sont pas capables d'être transmises aux descendants* », et juste après, il fournit un exemple : « *circoncis depuis plus de trois mille ans, les juifs n'ont pas perdu leur prépuce par hérédité* ». Savoureux, non ? Plus loin, il dresse le catalogue des tares liées à l'alcoolisme qui peuvent se perpétuer pendant plusieurs générations : la taille naine, les anomalies sexuelles, l'idiotisme, l'épilepsie, le rachitisme, la débilité générale, les monstruosité, la nervosité, les maladies mentales, pour ensuite se référer à un recensement effectué en 1900, j'ai recopié le passage entièrement à la main, ça vaut son pesant d'or : « *Neuf mille idiots ont été comptés en Suisse à ce recensement. Tandis que le maximum des conceptions normales (calculées d'après la date des naissances) se trouve en été et le minimum en hiver, la courbe des conceptions des neuf mille idiots offre deux maxima subits, l'un à l'époque du carnaval, l'autre à celle des vendanges. Si on se limite aux cantons viticoles, le maximum des vendanges devient énorme et presque exclusif. Ce fait semble prouver que non seulement l'alcoolisme*

chronique, mais aussi l'alcoolisation aiguë des germes tend à détraquer leurs énergies héréditaires. Un spermatozoïde imprégné d'alcool et fécondant un œuf risque donc fort de produire un idiot par sa conjonction. En effet les vendanges et le carnaval sont les périodes de grands excès alcooliques en Suisse ».

— Eh bien dis donc, à ce tarif-là, il y en aurait des idiots conçus en été à Barcelone... J'aime autant te dire qu'avec la chaleur, ça boit et ça baise à tire-larigot, jusque tard dans la nuit.

— Conclusion de la conférence de Bruxelles : *« l'abstinence totale pour tous est la base la plus forte que nous puissions donner actuellement à toute réforme sociale »*. Car il se revendiquait du socialisme, Monsieur Auguste Forel, à l'aube d'un siècle qui allait connaître quelques massacres au nom du bien pour tous. *« Le socialisme sera moral ou il ne sera pas »*, qu'il affirme, et là il faut que je vous lise un long extrait, vous n'en croirez pas vos oreilles : *« Il manque énormément d'hommes complètement sains de corps et d'esprit, heureux, altruistes d'instinct, zélés au travail, persévérants, intelligents, en un mot capables, et en outre bons, pacifiques et loyaux. En revanche nous possédons un énorme excédent d'individus malingres, infirmes, neurasthéniques, imbéciles, déséquilibrés, criminels, paresseux, menteurs, vaniteux, rusés, avares, passionnés, impulsifs et sans volonté. Ces êtres, incapables ou nuisibles, exigent beaucoup des autres et ne produisent que fort peu de travail utile, souvent même plus de mal social que de travail, tandis que les*

premiers produisent beaucoup plus qu'ils n'emploient. Il est effrayant de voir quelle quantité de force humaine et de vie humaine périt dans les asiles d'aliénés et d'infirmes, dans les hôpitaux et les maisons de réclusion. Enfin, si l'on observe attentivement la société, on trouve vivant en liberté un nombre encore bien plus grand de parasites intellectuels et corporels qui sont à la charge de ceux qui travaillent. Or, comme la majorité de ces êtres incapables et malfaisants provient de la mauvaise qualité héréditaire des germes qui les ont produits, une saine éthique ou hygiène de la race exige une saine sélection dans la procréation. » Ça vous en bouche un coin, hein ? Le camarade Forel œuvrait au bien de l'humanité, de la société, contre les parasites intellectuels et corporels de mon genre. Il veillait au grain, le vieux, pas vraiment décidé à tendre la main à la catégorie des inutiles, les poids sociaux, ceux qu'il fait passer à la trappe, ou à la cisaille, élimination et castration, désapparition programmée du rebut humain, du mauvais bétail, la saillie est réservée exclusivement aux meilleurs étalons, ceux qui travaillent et produisent, ceux qui ne boivent pas et dont la graine est préservée. « Tu dois agir dans ce domaine de façon à rendre stériles sur une grande échelle les hommes incapables et de mauvaise qualité, sans que pour cela un veto inexorable, cruel et inexécutable, soit imposé à leurs besoins sexuels naturels et à leur désir d'affection. » Ah ! l'âme charitable ! « Ce ne peuvent être ni les biens ni l'argent, mais exclusivement la valeur sociale, les véritables qualités héréditaires, intrinsèques, des indivi-

des deux sexes qui doivent motiver le choix des procréateurs », voilà le credo égalitariste, la purification ne passe plus par la tête mais par la queue, « par conséquent tu devras stimuler tous les hommes vigoureux, capables et bons, à procréer le plus possible ».

— Ce n'est pas possible, tu déformes, je suis sûre que tu as choisi des passages en les exagérant. Les gens qui figurent sur les billets de banque, ils sont forcément à l'abri de tout reproche. Ce sont des personnalités exemplaires.

— Je vous jure que je n'ai rien modifié, pas même une virgule. Et sa *Morale sexuelle* date peut-être de 1912, les esprits étaient échauffés, l'Anglais Galton avait déjà ouvert la route, mais le bonhomme Forel a de la suite dans les idées, il y revient dans ses *Mémoires*, parus à titre posthume en 1935, et là les choses sont claires, concises, tout à fait explicites, au nom cette fois du pacifisme. « *Je commence à croire que, bientôt, seule une révolution sociale et internationale pourra nous venir en aide et j'en viens à la souhaiter de tout mon cœur. Je suis tellement ulcéré que je crois qu'avec mon seul bras valide, je serais encore capable de me joindre au peuple...* ».

— C'est quoi, cette histoire de bras ?

— Une attaque d'apoplexie, en 1912.

— Blaise Cendrars aussi, il a perdu un bras. Au front, en 1915. Un obus. Et pour la France, alors qu'il était Suisse. Il a dû apprendre à écrire de la main gauche.

— Sauf que, ma chère enfant, c'est Auguste Forel qui figure sur le billet le plus cher du monde, et non votre Blaise Cendrars de génie. Mais écoutez la suite : « *L'humanité doit anéantir les trois dragons, le capitalisme, le militarisme et l'alcool, si elle ne veut pas être exterminée par eux. En agissant ainsi, elle pourrait, en ayant aussi recours à l'eugénisme, à la stérilisation des mauvais éléments et à la création d'une armée sociale, bien disciplinée, d'hommes et de femmes, aboutir au bien-être et à une organisation sociale basée sur une paix supranationale.* » L'eugénisme ! Une sélection stricte pour l'amélioration de la race, au nom du peuple bien entendu.

— Tu ne veux pas arrêter deux minutes de donner des leçons à tout le monde ? J'en ai marre de tes discours.

— Je me demande si les experts de la Banque Nationale ont eu la curiosité de lire les textes du docteur Auguste Forel, avant de le choisir lui, parmi beaucoup d'autres possibles. Capitalisme, militarisme et alcool, les trois dragons terrassant l'humanité, ils n'auraient pas dû tellement y trouver leur compte. Mais l'eugénisme, peut-être... Il y a beaucoup d'experts qui doivent rêver d'eugénisme, à travers le monde, pour assurer l'élimination des déchets sociaux, la masse inerte et coûteuse des bons à rien, des assistés, des désistés. Le bon Monsieur Forel n'était d'ailleurs pas sans poser de graves questions planétaires, notamment à propos des races

humaines : « *Lesquelles d'entre elles sont utiles au développement de l'humanité ? Lesquelles ne le sont pas ? Et si les races les plus inférieures ne sont pas assimilables, que faire pour les éliminer peu à peu ?* »

— De toute façon, moi, je m'en fous. C'est que du papier en fin de compte. Et ça ne regarde que les Suisses.

— Pas du tout. C'est une des principales images que le pays offre au monde entier. Et si les responsables de la Banque Nationale ont choisi notre doux idéaliste à barbe blanche pour leur grosse planche à billets bien propres, c'est probablement en raison de ses études sur les fourmis, sans aller voir plus loin. Dieu sait qu'il en a observé, Forel, des fourmis, sous les Tropiques, en Tunisie, en Algérie, en Bulgarie, en Colombie, à Haïti, au Canada, en Russie, dans les Balkans, finissant par constituer une fabuleuse collection. Ou alors, ils ont été séduits par le chantre de l'abstinence. Pas même la modération, non, l'abstinence totale ! Le rêve de pureté !

— Et alors, ce n'est tout de même pas un crime.

— Bien sûr. N'empêche que le vieux barbu tellement plein de lui-même et d'autosatisfaction, il a fini par faire une attaque d'apoplexie. Vlouf, tout un côté de sa belle machine qui part, d'un coup, silence radio de la jambe et du bras droits. Bien fait pour sa tronche. Fini, le professeur érigé en modèle du peuple travailleur et sain. Condamné ! Ravalé au rang des diminués et des déviants ! Car la seule ques-

tion qu'il ne se pose pas, le magnanime Forel, à ce moment-là, c'est de savoir ce qu'il en est désormais de ses germes. Pas très bon, ça, dans un arbre généalogique, l'apoplexie, surtout quand on ne boit pas d'alcool, aucune excuse. Preuve irréfutable de débilité, de ralentissement corporel et intellectuel. Elève Forel, vous êtes recalé ! On aurait dû commencer par le stériliser, des fois qu'avec le démon de midi des idées lui seraient venues de lutiner une servante, ou une secrétaire, ou une patiente, ou une impatiente, une admiratrice convaincue qu'il avait quand même peut-être envie d'un petit frisson dans sa vie si sage si calculée, ou sa femme, plus jeune que lui sa femme, la fille d'un de ses collègues mort à ses côtés lors d'une expédition naturaliste au Brésil ou je ne sais où, mais dans ces conditions votre sperme n'est plus valable, docteur Forel, Herr Doktor Forel, vieux barbu blanchi. Place aux étalons en bonne santé. Du balai ! En cellule, avec un petit récipient pour vos branlettes, évacuation quotidienne du liquide socialement inutile et antihygiénique. La revanche des cigales, camarade Forel, petit père des fourmis. Oui, gros éclat de rire des cigales, et des rats avec elles, parce que nous, les malingres du souterrain, on tient le coup, ne t'en déplaie.

— Ne parle pas si fort, tout le monde nous regarde.

— Et après ? Je n'ai de compte à rendre à personne. Surtout pas à cette bande de bien-portants,

les petites fourmis qui rentrent à Thoune, départ vingt-trois heures trente-six, et ceux-là, qui attendent le train de vingt-trois heures quarante pour Zurich, la ville adoptive de Forel. Ce qui les irrite, vois-tu, c'est que je tiennne le coup si longtemps. Je risque même de remonter un jour juste ce qu'il faut de pente pour aller toucher des allocations chômage. Il suffirait que n'importe lequel d'entre nous, la racaille des infirmes, des neurasthéniques, des déséquilibrés ou des instables, des paresseux, des bons à rien, oui, qu'un seul d'entre nous emprunte l'escalator, avec un peu d'énergie retrouvée, et il pourrait aller entamer leurs belles réserves. Oh ! la panique si on allait mordre dans le nerf de la prévention, au lieu de crever à petit feu, dans un parfait mutisme.

— Calme-toi, je t'en prie.

— Mais regardez-moi, pauvres idiots, je suis en vie, terriblement en vie, et je parle, je crie, je hurle plus fort que vous ne l'oserez jamais, car ça ne se fait pas, chez les fourmis, de hausser le ton ! On suf-foque, on étouffe, on élimine en douceur, et ça repart pour un tour de mort-nés, morveux, morpions, c'est ça, des pions bien dociles. Morpions ou fourmis, c'est du pareil au même, kif-kif bourricot, vous savez ma petite qu'il n'y aura bientôt plus d'ânes en Europe ? Disparition progressive de la race. Tandis que les fourmis, hein, vous autres, pas de problème, elles sont increvables, et disciplinées, et soumises, jamais aucun excès. Votre bon docteur

Forel à mille francs la consultation l'a assez observé, il a même fait des études comparatives, tant il désirait que la société des hommes ressemblât à celle des fourmis, ah ! voilà une finesse chère Beatriz qui leur échappe, à ces pauvres petits Suisses allemands résignés, l'imparfait du subjonctif ils n'ont pas ça, plus personne n'a ça, pas comme à l'époque de Forel, il en employait des tas, d'imparfaits du subjonctif, dans ses livres, dans ses articles, ses conférences, en veux-tu en voilà, il les sortait de sa belle cervelle blanche toute baveuse de bons sentiments, à Blaise Cendrars aussi, ça lui venait comme de rien, les imparfaits du subjonctif, et les phrases justes, et les mots rares, il faut le lire, Cendrars, tu comprends ? le lire et le relire, et puis lui foutre la paix, pour le doctorat, tu n'as qu'à prendre le prophète Forel, expert en fourmis, il aurait d'ailleurs mieux fait de s'intéresser aux truites, celui-là, les truites au bleu, comme Barbe Blanche, ça lui aurait donné moins chaud à la tête, à Auguste Forel alias Eugène ou Gégène, les couilles de Forel par Beatriz la Catalane, pas mal, comme sujet de thèse, non ?

— Arrêtez !

— Eh bien, si ça te gêne, tu n'as qu'à te tirer ! Ce n'est pas moi qui t'ai demandé de descendre du train. J'ai simplement voulu t'aider à porter des valises trop lourdes pour une petite demoiselle comme toi qui part retrouver son papounet et son professeurinet gros robinet, tu couches avec, hein ? avoue, tu te le

fais, ton robinet de professeur, pour être sûre de toucher ta bourse, et tu as fini par y prendre goût, aux bourses, des bonnes bourses bien pleines...

— Vous êtes vraiment dégueulasse.

— Où vas-tu ? Attends-moi ! Je plaisantais. Tu as compris ? Je plaisantais ! Ne pars pas, je t'aime bien tu sais. Je t'aime beaucoup. Peut-être même que je t'aime tout court. Laisse-moi au moins t'aider. Nathalie ! Ma petite Nathalie ! Allons, ne t'enfuis pas. Il y a tellement de choses que je pourrais te faire découvrir, à Berne. Ce n'est peut-être pas Barcelone, ni Rome, ni Lisbonne, mais c'est une belle ville, propre, calme, agréable, et puis il y a des trains pour aller dans toutes les directions, on ne se sent pas enfermé, ici, au cœur de la Suisse, sans parler de l'Aar, ça ne manque pas de panache, un fleuve qui s'appelle l'Aar, on peut même s'y baigner, je connais un bel endroit sur la rive droite, après le pont de Lorraine, toute une berge verte, boisée, et de là on peut se laisser dériver, ensuite on s'accroche à un bord, et on remonte à pied, ainsi de suite, ou le Bürgerspital, si tu savais comme on est bien, adossé à la fontaine, dans le calme enveloppant du jardin, ne marche pas si vite, nous pourrions aussi aller à la fosse aux ours, on a beau dire, c'est attendrissant la fosse aux ours, ou à Thoun, c'est pas cher en train, et je connais un endroit étonnant là-bas, il faudra un peu marcher mais ça vaut la peine, un panorama, c'est un Anglais qui m'a demandé de l'y conduire, en

février dernier, j'étais dans le hall central, sur un des bancs, un matin vers dix heures, il est venu vers moi, sans doute parce que j'étais le plus convenablement vêtu, et il m'a demandé si j'avais le permis de conduire, ça m'a surpris, j'ai répondu oui, et nous sommes partis avec une voiture de location, il avait peur de prendre le volant, à cause de la priorité de droite, tout s'est passé comme sur des roulettes, j'ai gardé les bons réflexes, bien que je ne conduise plus depuis des années, il m'a offert l'entrée dans la rotonde, quelque chose d'assez épatant, une énorme vue de la ville de Thoun et des Alpes environnantes, au moins cent mètres carrés de peinture circulaire, ça te plairait...

je répète à plus haute voix « ça te plairait », relayé par l'écho du souterrain,

— ...en sortant du panorama nous sommes allés à la gare, et là il m'a payé le retour pour Berne, attention, en première classe, très gentleman, avec un pourboire, un énorme pourboire, m'expliquant que finalement, il se ferait très bien à la circulation continentale, il voulait poursuivre jusqu'à Interlaken, et aller au lac de Brienz, je ne pouvais me plaindre de rien, son attitude avait été d'une parfaite correction, et pourtant je me suis senti humilié, il n'y a pas besoin d'avoir subi un tort pour se sentir humilié,

je hurle ça, à deux reprises, « il n'y a pas besoin d'avoir subi un tort pour se sentir humilié, il n'y a pas besoin... »

qu'est-ce qu'ils veulent, ceux-là ? quoi ? *papiere* ? mais je ne fais rien de mal, je voulais juste aider mademoiselle à porter ses valises, vous voyez bien que c'est trop lourd pour elle... comment ça, m'embarquer ?

Je crie encore *holà !* trois ou quatre fois, *holà !* très fort, Beatriz ne se retourne pas, elle vient de disparaître de mon champ de vision, au-delà de l'escalator qui débouche sur la place de la gare, j'aurais encore voulu la prévenir qu'il n'y avait que des hôtels de luxe dans le quartier, genre le Palace Bellevue à minimum deux cent cinquante francs suisses la nuit, un quart de Forel, ce qui ne doit pas être dans ses moyens, mais qui aurait été dans les miens le fameux jour des billets, c'est peut-être là que j'aurais dû essayer de les monnayer, ils en ont vu d'autres. A moins qu'elle se rabatte sur de sordides pensions de merde. En fait je n'en sais rien du tout, elles sont peut-être très confortables, mais j'ai eu envie de dire pensions de merde. Je l'ai dit. Murmuré entre les dents, de rage. Quoi qu'il en soit, je t'attendrai, demain soir, au départ du « Pablo Casals », vingt heures quarante-huit, et après-demain, et tous les jours suivants s'il le faut. Et au départ de tous les trains. La routine. Ou non. Ce n'est peut-être plus de mon âge.

Pauvre petite fourmi.

POSTFACE

Une tristesse qui se rit de tout

Les fourmis évadées du plus gros billet de banque du monde ont entraîné Bernard Comment jusqu'à leur maître, l'Auguste Forel. Le jeune écrivain a interrogé les écrits du vieux savant pour y découvrir un curieux mélange d'eugénisme féroce et de socialisme utopique. Des vertueux hyménoptères, symboles de la continence helvétique, il est remonté à ces insectes humains, « maussades le matin, renfrognés le soir », qui traversent nos gares par colonnes pour rejoindre bureaux et magasins. Il leur oppose un cloporte clochardisé, un de ceux qui, de plus en plus nombreux, glissent sans bien comprendre comment, hors des mailles de la normalité. Une démarche bien dans la manière de Bernard Comment, qui interroge le passé pour comprendre le présent, qui lit le quotidien à travers le filtre de l'ironie et qui saisit ces instants où le fil se rompt. Il en restitue la cruauté comique pour « lutter contre l'oubli, contre l'ignorance » tout en se demandant ce qu'il faut conserver de l'héritage qui ne soit répétition affadie.

Les cinq livres que le jeune auteur a publiés depuis 1990 témoignent tous de cette préoccupation. Après une enfance à Porrentruy au temps des

luttres pour l'indépendance, il a découvert Roland Barthes, la stimulation intellectuelle et l'exigence éthique du séminaire que l'adolescent fréquentait entre deux trains. Plus tard, à Genève, l'enseignement de Jean Starobinski lui a apporté le goût de la rigueur et du savoir encyclopédique. Puis, tout jeune universitaire, il a enseigné à l'Université de Pise, découvrant l'Italie, les peintres maniéristes et la passion du football.

A trente ans, Bernard Comment publie *L'Ombre de mémoire*, conte cruel sur l'acquisition du savoir, le rapport au maître, l'amnésie et le vieillissement. Un roman ambitieux qui joue sur la tension entre le désir de jouir du présent et l'obsession de sauvegarder les leçons du passé sans trop savoir qu'en faire.

Roland Barthes, vers le Neutre (1991) est un parcours affectueux de l'œuvre de Barthes qui lui a transmis le ferment de l'inquiétude. Puis vient un recueil de douze récits, « Allées et venues », rythmés par l'oscillation entre norme et déchéance, teintés par l'ironie et la mélancolie, moments de vies saisies au point de rupture. Entre ces nouvelles et *Florence, retours* (1994), prend place un essai sur les panoramas chers à Balzac, ces représentations circulaires que les villes et les Etats aimaient à se donner d'eux-mêmes au XIX^e siècle. Une interrogation qui s'inscrit dans le fil d'une réflexion savante et curieuse du passé.

Après l'Italie, viennent quelques années pari-

siennes consacrées à l'écriture et à la recherche puis un séjour à la Villa Médicis à Rome. Dans ce temple quelque peu mortifère de la culture, Bernard Comment traduit *Pereira prétend*, un livre de son ami Antonio Tabucchi, maître en décalages inquiets.

Florence, retours reprend et approfondit les interrogations qui traversent tous les travaux de l'écrivain. Un jeune architecte quelque peu hypocondre, revient dans la ville où il déposa, naguère, un plan de rénovation des anciennes prisons, les Murate. Oublié par le temps, lui qui est né un 29 février, obsédé par la transmission jusqu'à déposer son sperme exténué dans une banque de procréation assistée, excédé par la dictature des vieux qu'il croit détecter partout, il cherche à noyer ses souvenirs dans un environnement qui est le tombeau même de la culture occidentale. L'ironie joue sur la douceur funèbre de la *morbidezza* italienne tout en s'exerçant aussi sur les illusions glacées de la post-modernité. Mais ce sarcasme érudit et élégant n'est pas qu'habileté gratuite, il est le signe de l'inquiétude vive et profonde qui caractérise le travail de Bernard Comment.

Isabelle Rüf

ŒUVRES DE BERNARD COMMENT

L'Ombre de mémoire, roman, Christian Bourgois, Paris, 1990

Roland Barthes, vers le Neutre, essai, Christian Bourgois, Paris, 1991

Allées et venues, récits, Christian Bourgois, Paris, 1992

Le XIX^e siècle des panoramas, essai avec illustrations noir-blanc, Adam Biro, Paris, 1993

Florence, retours, roman, Christian Bourgois, Paris, 1994

MINIZOÉ

- (1) Nicolas Bouvier, Les Chemins du Halla San
- (2) S. Corinna Bille, Emerentia
- (3) Henry Dunant, L'Avenir sanglant
- (4) Diderot, d'Alembert, Une Suisse heureuse
- (5) C.F. Ramuz, La Folle en costume de folie
- (6) Yvette Z'Graggen, Un Long Voyage
- (7) Guy de Pourtalès, Marins d'eau douce (vol. I)
- (8) Guy de Pourtalès, Marins d'eau douce (vol. II)
- (9) Carl Spitteler, Notre Point de vue suisse
- (10) Albrecht de Haller, Les Alpes
- (11) Maurice Chappaz, Grand Saint-Bernard
- (12) Amélie Plume, Ô qu'il est beau le jet d'eau
- (13) Friedrich Dürrenmatt, Pour Václav Havel
- (14) Jean Calvin, La Servante chassée
- (15) Jean-Marc Lovay, La Nègresse et le chef des Avalanches
- (16) Anne-Lise Grobéty, Défense d'entrer
- (17) Bernard Comment, Les Fourmis de la gare de Berne
- (18) Pestalozzi, Lettre de Stans

Achevé d'imprimer
en avril mil neuf cent nonante-six
sur les presses de l'Imprimerie Slatkine à Genève
pour le compte des Editions Zoé

BERNARD COMMENT : LES FOURMIS DE LA GARE DE BERNE
Que faire de deux billets de mille francs émis au pays des banques et des fonctionnaires précis et pressés ? La réponse a de quoi surprendre quand elle est celle d'un marginal ayant pour tout domicile fixe les couloirs de la gare de Berne.

Dans ce « conte réel » Bernard Comment lit le quotidien à travers le filtre de l'ironie et nous fait découvrir la face cachée d'Auguste Forel, le monsieur dont le visage orne le billet le plus cher du monde.

Cette nouvelle de Bernard Comment est inédite.

Postface d'Isabelle Rüf